

**LES NOUVELLES  
ENQUÊTES DE**

# **NESTOR BURMA**

**LES BELLES DE GRENELLE**

*Collection dirigée  
par Jérôme Leroy*



Michel Quint

Les Nouvelles Enquêtes  
de Nestor Burma

Les Belles de Grenelle



**POLAR**

french  
pulp<sup>éditions</sup>

© French Pulp éditions, 2018  
49, rue du Moulin-de-la-Pointe  
75013 Paris  
Tél. : 09.86.09.73.80  
Contact : kim@frenchpulpéditions.fr  
www.frenchpulpéditions.fr

ISBN : 979-10-251-0366-1  
Dépôt légal : novembre 2018

Maquette intérieure : Nord Compo  
Couverture : © French Pulp éditions

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique interdit toute copie ou reproduction destinée à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Valérie Cuvelier,  
mon hôtesse-guide dans le 15<sup>e</sup>.  
Avec un clin d'œil pour ma fille Aliette  
qui habite l'arrondissement.*



## Chapitre I

« Il pleure dans mon cœur / Comme il pleut sur la ville ». J'avais oublié ces vers de Verlaine que tu me disais à travers tes larmes, Brigitte. Parce que j'étais un petit con juste capable de te causer des souffrances. De te faire lanterner d'amour. Et tu te soignais le sentiment à la poésie, au théâtre, au roman, au jazz. Autrefois, du temps de nos vertes années. Nos années lycée. Et aujourd'hui mon regard se brouille à voir tes yeux noyés de cette pluie printanière et ce jour chagrin sur ton cadavre déchaussé, tes escarpins au diable. Qui pourrait faire chialer Nestor Burma, détective de choc, patron de l'agence Fiatlux.com, sinon toi ?

– Bon, alors ?

– Plaît-il ?

La commissaire divisionnaire Stéphanie Faroux s'impatiente. Au bord des rubalises qui isolent une pelouse du parc Georges-Brassens où gît le corps de Brigitte, sous son vaste parapluie de voiturier, elle est en tailleur chic bleu mésange et talons hauts. Elle penche la tête, l'œil épaté.

– C'est quoi ce langage, Burma ? « Plaît-il ? » Oui, il me plaît de vous interroger comme mêlé à cette affaire : faut que je vous redemande l'identité de la victime en javanais ?

Moi, sans tourner la tête, à voix blanche :

– Brigitte Merlier. 44 ans à l'automne. Elle avait cette façon de parler, élégante, polie. Allez savoir pourquoi l'expression m'est revenue. En réalité, je sais. Mais je ne vous dirai pas. Pas votre affaire. Comment avez-vous fait le lien entre elle et moi ?

En retrait, un OPA en ciré jaune prend des notes, pose des questions par téléphone, pendant que les gens de la scientifique posent des cavaliers numérotés, prennent des photos, apportent une housse pour le cadavre, une civière, qu'un fourgon recule dans l'allée. Plus loin un petit plan d'eau sans profondeur attire les gosses aux beaux jours. À deux pas, le carré théâtre Silvia-Montfort, son architecture rigolote, et une espèce de fragment de bâtisse XIX<sup>e</sup> avec « Vente à la criée » au fronton. André Benedetto, le poète-metteur en scène, auteur d'*Urgent crier*, aurait aimé la conjonction. Pas moi : je voudrais hurler. Faroux a hésité une seconde avant de répondre :

– Son sac. À part les trucs habituels de dames, elle avait un photomaton de vous. Je ne vous aurais pas reconnu, cheveux longs, T-shirt du Stade toulousain, pas encore trop cabossé...

Et elle fait signe à l'OPA de me montrer le cliché dans un sachet plastique à collecter les indices. Je me regarde, vache de souvenir, ça me confronte à mon ombre.

– Juin 1992. On venait d'avoir le bac tous les deux.

Surtout je me souviens de ce soir. J'ai pris ma première cuite, j'ai été détestable avec Brigitte. Salaud, plus exactement. Je l'ai larguée, reniée, ai déclaré à ce con d'Astier qu'il avait le champ libre et j'ai déchiré l'autre photomaton, celui où elle sourit tendre, nixe blonde qui enchante un soir d'été. Ensuite j'ai dragué Hélène, une fille de terminale scientifique.



Ou Bénédicte, sa copine ? Sais plus. Mais le lendemain, j'étais malheureux comme les pierres et fier d'avoir fait le sans-cœur au point de ne surtout pas l'appeler ni aller sonner chez elle. Et ce matin sa mort est un scandale parce que nous tous, et les chiens, les chevaux, les rats, sommes encore en vie, et elle n'a plus un souffle. Elle aimait à citer cette tirade du roi Lear devant sa fille Cordelia morte. Et moi, j'ai dû la répéter à voix haute, parce que Faroux me demande, pas mal ironique :

- Plaît-il ?
- Rien. Racontez-moi.

Je suis debout devant le corps, en imper Burberry ruisselant et Borsalino transpercé, la godasse, des baskets rouges, trempée dans le gazon gorgé d'eau. Brigitte m'aurait trouvé mauvais genre, mauvais goût à tout le moins, avec beaucoup de douceur dans le reproche. Des baskets rouges avec un Burberry, je me demande à quoi tu penses, Nestor ! Faroux marque un temps, et puis, pas de sa voix de flic, avec cette douceur des messagers noirs, ceux qui viennent annoncer le pire à des parents, un conjoint :

- Vous avez dû croiser le légiste à votre arrivée. D'après lui, la mort remonte à hier soir. Juste avant la fermeture du parc. Trouvée ce matin par le gardien qui ouvre les grilles et n'a rien vu avant de boucler hier. On l'a égorgée, au cutter, semble-t-il, puis traînée ici sur une modeste pente derrière ces buissons. Il n'y a pas de traces dans l'herbe, pas de sang non plus, mais elle a perdu ses chaussures en route et elle porte juste une veste en lainage par-dessus une robe de coton blanc, maintenant pas mal éclaboussée de rouge mais d'un rouge pâle, pas le presque noir du sang séché. Donc le crime

a eu lieu avant la pluie violente qui a commencé à 21 h 52. Pas d'agression sexuelle, ni d'hématomes résultant de coups, au premier examen sommaire du moins. Autopsie dès que possible. On a dû la tuer pas loin, sur un espace bitumé, mais pas ici, et la pluie a lavé le gros du sang. Les gars de la scientifique sont en train de ratisser la zone. Ils vont trouver. Elle est entrée dans le parc au moment où les visiteurs sont très rares. Son agresseur la connaissait ou il la guettait ? Je pense qu'il attendait une proie et qu'elle traversait dans un sens ou dans l'autre pour rentrer chez elle, de l'autre côté. Mobile : le vol. Et l'affaire tourne mal. Mobile assez probable : il a pris ses bijoux...

Autre signe à l'OPA qui montre cette fois un sachet pour scellé judiciaire avec une boucle d'oreille genre oriental, imposante, en or, à pendeloques. Faroux me laisse l'examiner sans la sortir du sac, en éprouver le poids, bon, suffit maintenant, Burma, avant d'ajouter, maintenant assez satisfaite de son numéro :

- L'agresseur a dû avoir peur d'être interrompu, il s'est précipité, n'en a emporté qu'une...
- Ou elle a été agressée par une femme qui a perdu cette boucle.

Faroux a un geste qui fait valser son parapluie emperlé de pluie et je prends une rincée :

- Oui, bon, une femme à l'affût dans les fourrés ? Armée d'un cutter ? Je n'y crois pas. Pas de portefeuille, ni de clés, ni de cartes de crédit, ni de portable dans son sac. Après, avec adresse et clés, l'assassin est sûrement passé chez elle dévaliser son domicile. Mes gars ont son nom, ils me donneront

bientôt l'adresse, son dernier domicile connu. Devrait pas être à perpète.

Là, j'ôte mon Borsalino, l'égoutte d'un grand geste, m'en recoiffe, regarde Faroux bien droit.

– Demandez un serrurier pour le 2 rue des Périchaux. Deuxième étage. Vous voyez les fenêtres d'ici.

Et je tends l'index vers l'immeuble d'angle, côté rue de Dantzig et, au fond, boulevard Lefebvre, la ligne de tram. Avant d'ajouter :

– Ceci dit, je peux me débrouiller pour ouvrir.

Oh, le regard noir de Faroux ! Demi-tour dans ce crachin de novembre égaré fin mars, deux mots à l'oreille de son OPA, qu'il supervise la suite ici avec la scientifique, et pas de conneries, hein, on se retrouve là-haut, au nouveau siège de la rue du Bastion, et elle fonce vers la sortie du parc, une grille basse de ce côté qu'on sauterait à pieds joints, traverse, s'arrête devant la double porte, verre et fer forgé, du 2 sans se retourner.

– J'imagine que vous connaissez aussi le code ? En tout cas, il va falloir vous expliquer sur vos relations avec la victime.

Je tape le code, celui d'autrefois, le seul dont je me souviens à part le mien, le truc fait « bzz », le temps s'abolit, je pousse le battant et on entre dans le petit vestibule, Faroux met son parapluie à sécher dans un coin, je sonne n'importe où que quelqu'un déverrouille la seconde porte, voilà, merci, et on grimpe.

– La victime était la femme de ma vie et je ne savais pas qu'elle l'était.

Les talons de Faroux claquent derrière moi, elle souffle sans répondre. Et, le temps de deux étages sans ascenseur, une éternité comprimée dans quelques secondes, comme dans les rêves, le passé me revient par pans immenses.

La fois de la rentrée, en seconde, où on s'est vus pour la première fois dans la cour du lycée Buffon. Souvent je raconte avoir passé toute ma scolarité dans un internat d'Amiens. En partie faux. Mais j'ai même tenté d'y croire, par déni, pour tâcher d'effacer les paradis amoureux quittés volontairement. Après mes années collège dans la Somme, je suis arrivé à Buffon, pas mal terrifié par le côté château fort des lieux, les tourelles, les colonnades, et elle était là. Ma trouille devait se voir parce qu'elle m'a dit avec un sérieux total et de la rigolade au fond des yeux : « Tu sais, les morts de l'ancien cimetière de Vaugirard, sous nos pieds, ne reviendront pas. C'est quoi ton prénom ? T'es dans quelle classe ? »

Parfois, plus tard, je me suis surpris à scruter le sol du lycée, reconstituer mentalement le charnier là-dessous. Brigitte reconnaissait ces instants de malaise, me poussait du coude, hululait comme un fantôme malin : « Hououou ! »

Brigitte et ses nattes, son visage à éphélides, sa silhouette sans mystère. Moi et ma dégainée va-comme-je-te-pousse, fait chier mon père converti bourgeois bon teint de croire que je vais faire des études correctes pour ses beaux yeux, fait chier ma mère d'être morte pour moi avant de l'être pour de vrai, font chier tous les deux d'avoir oublié de me regarder grandir, d'avoir cru aux valeurs de Mai 68, surtout à celles avec des fleurs, devoir faire l'amour pas la guerre, sans comprendre que l'un et l'autre ne se font pas avec n'importe qui. Ce jour-là

de rentrée, rien que de voir Brigitte, j'ai décidé de ne plus avoir peur du lycée-château, je me suis accordé une année à faire semblant de travailler en classe. Pour rester près d'elle. Et à jouer les revenus de tout, les insensibles, les sans dieu ni maître, parce que je croyais ne pas mériter ses yeux sur moi. Surtout ne pas la laisser s'attacher. C'est devenu ma façon branque de l'aimer. Elle m'aimait sans détour et sans raison. Cahin-caha on est allés en première, puis en terminale littéraire ensemble. Hors la nuit et deux fois une grosse quinzaine pendant les grandes vacances, on ne se quittait pas. On était une légende parmi les élèves et les profs. Pas un jour de séparation totale. Si cela arrivait, on se téléphonait. Et je lui disais qu'elle me faisait perdre mon temps. Elle me disait, et ce n'était pas un reproche ni un jugement, que j'étais mal élevé, asocial, que je mangeais comme un ogre, ne savais pas me servir de mes couverts à table, ignorais la courtoisie et la politesse, refusais toute autorité, étais un révolutionnaire façon Commune de Paris, ou Élisée Reclus, ou Gracchus Babeuf, un rétif à l'ancienne, qu'on ne ferait jamais rien de moi. Et elle me corrigeait, me montrait comment me conduire, parler sans jurer bordel et putain et chierie. Je souriais, prêt à mordre, et faisais tout le contraire de ses conseils. À force quand même, ses passions pour le cinéma, la littérature, j'ai eu beau faire le dédaigneux, il a bien fallu que j'en croque un peu, et ça me reste comme un héritage sacré et énorme. Vital désormais. Beaucoup de ma culture, elle me l'a prémâchée. Après elle j'ai continué à lire, poésie et roman, surtout pas les éphémères publications des politiques, même pas écrites par eux. Je fréquente théâtre et ciné autant que possible, en

cachette souvent. Même Kardiatou et Mansour, mes fidèles, avant de quitter le bureau je leur dis que je vais à la boîte alors que je file voir *Le Tartuffe* version Michel Fau. Pour revoir le *Falstaff* de Welles, je me souviens que j'ai inventé une urgence sexuelle. Toujours élégant Burma. Ne pas perdre la face, toujours. Comme devant Brigitte autrefois. Pour nos devoirs, on conjugait nos talents. Le français, on se débrouillait l'un sans l'autre, elle assurait l'anglais, moi l'allemand, et ainsi de suite. On s'est embrassés pour la première fois en décembre de cette année de seconde et j'ai dit à mon père de fermer sa gueule quand il m'a demandé, au dîner, pourquoi je pleurais. On s'est mis nus pour la première fois à la rentrée de terminale, chez elle, au 2 rue des Périchaux, en l'absence de ses parents. Elle a été d'une douceur avec moi, comme si j'étais un grand blessé, une gueule cassée et elle une infirmière de soins palliatifs. Elle était pourtant aussi novice que moi. Mais Dieu, quel corps magnifique, plein, et puis sa façon de s'offrir sans réticence, et moi, ma peur d'être incapable de supporter tant de cadeau, que cette fille draguée par tout le bahut s'en remette à moi, sa vie entière dans mes mains, je le savais désormais, pas besoin de mots ni de rien, et que j'étais indigne d'elle, pas à tortiller. Et le dimanche, ou le samedi soir, les fois où ses parents, Adrien, agent RATP, et Simone Merlier, née Verdoux, retoucheuse dans un atelier de confection, m'invitaient à manger, qu'ils étaient gentiment complices, merde, j'étais heureux. Et honteux de l'être. Au point que je me croyais en colère. Rebelle sans cause, incompris façon James Dean. Je me forçais à roter parfois et ils ne faisaient pas semblant de ne pas avoir entendu, ils en riaient : « Nestor, tu es

vraiment brut de décoffrage ! » Je finissais par les imiter, ne pas mettre les coudes sur la table, pas me moucher dans ma serviette, et Brigitte osait en profiter pour se pencher me donner un bisou léger. Ils souriaient et me proposaient encore une part de tarte aux pommes.

La table de ces repas est peut-être encore derrière la porte de cet appartement où Brigitte est restée à la mort de ses parents. Je suis revenu aux deux enterrements. Brigitte a divorcé d'un dentiste très peu après son mariage, continué son boulot de documentariste free-lance, a appelé à l'agence, elle était revenue aux Périchaux, je n'ai pas donné suite.

Aujourd'hui Faroux et moi, nous sommes debout, immobiles sur le palier sans odeur, et je suis incapable de sortir de ma poche mon petit attirail de monte-en-l'air. Parce que je sais que dès que j'entrerai dans le petit couloir, face à la chambre de Brigitte, que je tournerai la tête vers le living différent de mon souvenir ou semblable à lui, alors Brigitte sera vraiment morte. Peut-être que Faroux le comprend, elle me touche l'épaule.

– Allons.

Avec la voix d'une femme qui en a vu.

Deux trifouillis dans la serrure, ça s'ouvre, la porte était juste claquée. Et je le savais, c'est comme si j'ouvrais un caveau pour une jeune morte. Faroux a la délicatesse d'entrer la première. Ne pas voir mes dents serrées, ma gorge fermée à étouffer et ces saloperies de poussière dans mes yeux.

Elle s'arrête aussitôt, sort de sa poche des gants de latex et souffle, merde, fallait s'y attendre ! Un pas et je suis à sa hauteur. Les volets roulants n'ont pas été descendus hier soir

et les lieux sont bien ceux de ma mémoire. À droite, le bref couloir qui mène à la salle de bains, l'ancienne chambre des parents, à gauche, dans la lumière du petit jour patraque, vers le parc, le living et la cuisine, et en face, l'ancienne chambre de Brigitte, l'endroit de notre première fois, transformée en bureau. Tout y est sens dessus dessous, plus encore que le foutoir, le chaos, du reste de l'appartement. Il règne là-dessus un parfum de femme, chaud, tendre. Faroux tend le bras, me retient d'avancer.

– Fermez la porte et mettez-vous dans un coin sans rien toucher.

Elle a sorti son téléphone, que la scientifique vienne ici dès qu'elle aura fini avec les constatations sur la scène de crime. Elle raccroche, se penche vers le living peint en blanc comme les autres pièces, jonché de bouquins, de DVD balayés des étagères. Je me souviens des murs d'avant, papier à bandes bleues, revêtement en paille de riz vert Nil entre les fenêtres de façade, meubles bon marché. Aujourd'hui tout est façon IKEA, des bibliothèques fonctionnelles, rien de remarquable, sauf la photo d'une lanterne magique encadrée au-dessus de la porte du bureau. L'objet d'origine est exposé au lycée Buffon. Brigitte la regardait et disait qu'elle voulait devenir magicienne. Elle serait Viviane, j'avais qu'à être Merlin. Et nous voilà aujourd'hui, pas très magiques. Comme le couloir et ses étagères ont à peu près échappé au massacre, je peux remonter vers le fond, l'air de rien, de rester à l'écart suivant la consigne. Avec la sensation de profaner un lieu où j'ai moins que quiconque le droit d'entrer. À cause de ma trahison ancienne. Dans la salle de bains, le linge éponge, les produits



de toilette ont été sortis des placards, le regard de réparations sous la baignoire ouvert. Dans la chambre même chose. La garde-robe de Brigitte, robes, pantalons, chemisiers, pulls, sa lingerie, tout agonise au parquet, sur le lit à la couette retournée. Avec un détail de taille (faut que j'arrête ces jeux de sonorité navrants et inutiles) : comme une cerise sur le gâteau, une boucle brille sur la table de nuit. Bien en évidence. La même que celle trouvée près du corps, je parierais ma peau. Sans réfléchir, j'avance à peine ma main droite protégée par un mouchoir et la boucle est dans ma poche. Juste à temps pour répondre à Faroux survenue dans mon dos, déjà à me tanner qu'elle m'a bien dit de rien toucher.

– Je ne touche pas. Je vérifie de visu que Brigitte n'a pas été égorgée ici. Et vous, vous avez trouvé du sang ?

– Nan. La cuisine a été bordélysée, pareil que le living et le bureau. Venez dire voir ce que vous en pensez...

Je la suis jusqu'au seuil du bureau où tous les dossiers ont été ouverts, éventrés. Tous les cartons des armoires, des étagères, ont été vidés. Sur la table de travail, une lampe renversée mais pas d'ordinateur, juste l'imprimante, pas de téléphone, juste un chargeur. Des photos, des DVD épars. Faroux grimace.

– On n'a pas fini de chercher une piste. C'était quoi son boulot ?

– Elle réalisait des documentaires elle-même, faisait des recherches pour d'autres réalisateurs. Du moins à notre dernière et très brève rencontre, voilà trois ans, pour l'enterrement de sa mère.

– Sur des animaux ?

– Je n’en sais rien. À votre place je chercherais dans ces directions...

Je lui montre du doigt un post-it collé sur la joue d’une étagère. Trois lignes manuscrites : « “Maudits”, “Vélo”, “Parures” juillet. Voir Pilou. »

Faroux lit, c’est quoi Pilou, je comprends pas de quoi il retourne. Mais bon, elle va creuser. Moi aussi. J’ai ma petite idée. À faire vérifier par Kardiatou et Mansour. Auprès des boîtes de production susceptibles de commander un film sur ces thématiques.

– De la famille ?

– Non. Fille unique. Peut-être des cousins. Elle ne m’en a jamais parlé. Possible que leurs coordonnées soient dans ces papiers. Vous suffit de tout passer au crible.

– Ses relations, copains, amis, amants... ?

Je me borne à regarder Faroux sans répondre. Question incongrue. Elle revient dans le couloir, rouvre la porte d’entrée.

– Bon, Burma, maintenant on va laisser la scientifique faire son travail. Je ne vous retiens pas. Je vous appelle une fois qu’on aura fait le point sur tout ce fatras, qu’on y voie un peu plus clair. Des fois que vous en sauriez plus que ce que vous croyez savoir.

Je relève mon col, on voit d’ici la pluie continuer de tomber sur le square Brassens, la scène de crime, et je passe sur le palier, pompeux.

– Je vous saurai gré, madame, de me communiquer cette fois les progrès de l’enquête dans la mesure du possible, de l’autorisable. Pratiquement je crois être l’être le plus proche

de ce qu'on pourrait considérer comme la famille de Brigitte. De mon côté, je ne garderai secrète aucune avancée de mes investigations.

– Vos investigations ? Savoir gré ? Mais vous n'avez pas à investiguer ! Dois-je encore vous rappeler que je peux vous faire tomber à tout moment pour le braquage à main armée d'une agence de change pendant vos années terroristes d'ultragauche, radicales, exploit qui a coûté la vie à un de vos complices ? Non ? Alors vous me laissez travailler, vous restez à ma disposition. Et puis qu'est-ce qui vous arrive, Burma ? Pas de blagues de carabin, d'humour, Vermot ? Aucun cynisme ? Pas un regard lubrique sur ma poitrine ou mon cul ? Un langage châtié ? Vous jouez à « L'amour est dans le parc » ? Je vous demanderais presque en mariage si je voulais faire une fin.

Elle fanfaronne et en même temps je lui vois un regard de trouille, d'un émoi tout simple qui la fait palpiter devant ma gueule de trente-sixième dessous, et elle déteste cette faiblesse. Faroux n'est pas un mauvais cheval. Même pas un cheval du tout. Alors je l'aide, qu'elle s'en tire tête haute.

– Oh oui, faites-le. Je battrai des cils et accéderai à votre demande. Comme conjoint j'aurai vos confidences sur l'oreiller, je suivrai l'enquête de tout près et on divorcera une fois le coupable pincé. Pour l'instant il faudra vous habituer, je serai irréprochable à tous points de vue, vocabulaire, morale, comportement, tenue vestimentaire, impeccable sous tous rapports jusqu'à la fin de l'affaire. Une dette personnelle à acquitter.

Les types de la scientifique sont là, tout chargés de leur barda, Faroux les fait entrer, qu'ils commencent par le bureau s'il vous plaît, puis elle met les mains aux hanches, histoire de faire canaille et d'entrebâiller la veste de son tailleur sur sa poitrine.

– Ouais, ben, la demande en mariage, mettez-la dans votre poche et le mouchoir par-dessus. Et on n'est pas partenaires de boulot. Je vous transmets les infos que je veux et vous me donnez tout ce que vous savez ou découvrez. Vu ?

– Vu. Mais vous m'aurez dans les pattes. Avec respect, courtoisie et obstination. À compter de cet instant, je suis mon propre client. Alors, comme le client est roi, je vais mettre tout en œuvre pour me donner satisfaction, ne vous en déplaie.

Ma façon de rendre hommage à Brigitte, d'être un moment, un moment seulement, tel qu'elle m'aurait voulu. Je tâcherai les bonnes manières, de lui faire justice sans haine ni accroc de conduite.

Et je commence à descendre l'escalier, me retourne, juste pour rassurer Faroux, qu'au fond je suis encore le sans dieu ni coach qu'elle connaît.

– Hier encore, à vous voir aussi printanière, la chair primesautière et l'œil câlin, je vous aurais tutoyée, je vous aurais dit que t'es bandante, viens-t'en nous aimer, veux-tu ? Et le compliment t'aurait fait rougir. Aujourd'hui je vous traite en rombière et ça me fait deuil.

En bas, je pique son parapluie de paroissienne. J'ai aussi piqué les doubles des clés accrochées derrière la porte d'entrée. Avec la plus petite, j'ouvre la boîte aux lettres de Brigitte Merlier. Elle contient une enveloppe à en-tête des « Éditions

d'Ô ». Adresse : avenue de La Motte-Picquet. Bigre. Je la glisse dans ma poche avec la boucle et laisse l'autre courrier déposé ce jour, une facture d'électricité, dans la boîte. Je reviendrai.